

Promesses
Simona Ferrante

fragments

« Un matin de février 1982, une infirmière de l'hôpital appelle à la maison pour nous annoncer que papa est décédé brusquement dans la nuit, suite à un arrêt cardiaque.

Qui était vraiment mon père ? Cette question me hante aujourd'hui. Finalement je sais très peu de choses sur lui. Nous n'avons jamais eu de discussion d'adulte à adulte.

Je sais qu'il aimait le chocolat. Qu'il n'était pas habitué à l'alcool et qu'un jour il a bu avec mes oncles et il a été malade toute la nuit.

Je me souviens que, lorsque j'avais cinq ans, je me suis coupée au visage par accident. Papa m'a amenée aux Urgences où un stagiaire a recousu ma plaie sans anesthésie. Papa m'a tenu la main en la serrant très fort. Je garde une petite cicatrice sur la joue. Ce petit signe dans ma chair me rappelle toujours cette journée.

Il nous a aussi appris, à ma sœur et à moi, à faire du vélo. Il m'a promis de m'apprendre à conduire la voiture lorsque j'aurais dix-huit ans mais il n'a pas pu le faire. La vie ne lui a pas laissé ce temps. » (pages 29-30)

« Nous achetons des poulets. Ce sont ceux que nous appelons « les frères Petreuş », d'après le nom d'un célèbre duo de musique populaire. Nos poulets sont comme les deux frères chanteurs : petits, maigres et allant de pair.

Chacun d'entre nous peut acheter un seul kilo de viande, ce qui fait deux sachets par personne.

Quand nous sortons enfin de la file d'attente j'assiste à une scène qui me rend triste à en pleurer. Je vois une femme qui sort elle aussi du magasin. Elle a déjà acheté ses deux poulets. Tout d'un coup elle s'arrête en regardant son butin qui est maigre. Elle a un visage mince avec des marques de fatigue sous les yeux et des joues creuses, sans aucune trace de maquillage. Ses lèvres sont serrées en une ligne droite. Ses traits témoignent d'une vieille frustration longuement retenue. D'un geste brusque de la main elle jette par terre les deux sachets de poulet en hurlant.

- Salauds ! Voilà ce que vous nous donnez à manger ! De la merde ! Et on doit pleurer pour l'avoir !

Elle reste comme ça quelques instants et finit par ramasser ses poulets, la tête baissée. Elle les range dans son cabas et repart en silence.

Cette femme, que je ne connais pas, restera à jamais dans mon cœur. Son anéantissement intérieur et sa révolte sont aussi les nôtres. À chacun d'entre nous, ma famille, mes amis, mes collègues, à tous les Roumains qui vivons ici, maintenant. » (page 76)

« Nous demandons pour la première fois à voix haute la liberté d'expression, notre droit à une vie digne, l'arrêt de la corruption, la démission du gouvernement.

La nuit tombe avec des bruits indéfinis et menaçants. Les gens disent que, plus loin, aux abords du centre-ville, en périphérie, on ne comprend pas où exactement, il y a des soldats qui tirent encore. Des chars qui sont prêts à intervenir.

Je me demande combien de temps les chefs de l'État vont tolérer qu'on reste là, dehors, comme un gigantesque reproche vivant. Je m'attends au pire à tout moment. J'ai peur qu'il puisse nous arriver quelque chose, et que Maren, notre bébé, si petite, si fragile, puisse devenir orpheline ! » (page 104)